SIXIEME ANNEE. — N° 240. — PRIX : 20 FRANCS. MERCREDI 20 AVRIL 1949

CARREFOUR

DIRECTION, REDACTION, PUBLICITE : 114, AVENUE DES CHAMPS-ELYSEES, PARIS-VIII° CHEQUES POSTAUX : PARIS 1937-20 TEL. : ELYSEES 93-31

D. L. 20-4-1949

LA FRANCE EST-ELLE CONDAMNÉE à rester sous la coupe des "mandarins de vingt ans" ?

DEPUIS longtemps, les économistes discutent les avantages et les inconvénients comparés de l'étatisme et du libéralisme capitaliste. Mais, le plus souvent, ils s'en tiennent à raisonner dans l'abstrait, comme si l'un et l'autre des deux systèmes pouvaient exister à l'état pur, et comme si, d'un pays à l'autre, l'évolution des mœurs et de la structure sociale était identiquement comparable.

Or, justement, pour l'historien soucieux des réalités rien n'est simple, rien n'est identique. Dans notre France d'aujourd'hui, où sans doute, depuis quelques années, certaines des grandes entreprises, certains des grands services administrés jusque-là par des sociétés privées, ont été nationalisés, mais où beaucoup des secteurs les plus importants de la grande industrie et de la grande finance ont gardé leur structure ancienne, et où les grands intérêts privés gardent des positions puissantes, il se produit un phénomène très particulier et, à plus d'un point de vue, paradoxal.

Les milieux conservateurs ont été et sont toujours très hostiles à ce qu'ils appellent le fonctionnarisme. Mais en même temps ils gardent une profonde et respectueuse considération pour les grandes écoles et les grands concours où, depuis le siècle dernier, l'Etat a formé les hauts cadres de ses fonctionnaires.

Le résultat est que par un curieux enchaînement, dont les causes sont complexes et dont le mécanisme n'a jamais été analysé, il se trouve qu'aujourd'hui, dans toutes les grandes entreprises, dans tous les grands services aussi bien publics que privés, les postes dirigeants tendent à être livrés à une oligarchie très fermée d'hommes pratiquement interchangeables entre eux.

par E. Beau de Loménie

D'où vient cette caste ? Comment s'est-elle constituée ? Quelle influence, quelle action bonne ou malsaine exerce-t-elle sur le développement du pays ? Quelles sont ses chances d'avenir ? Répondre avec un peu de précision à ces diverses questions c'est, personnons-nous, ouvrir sur le mécanisme de notre vie française d'aujourd'hui quelques aperçus riches d'enseignements. Mais, pour comprendre, il faut remonter assez haut.

Naissance d'une caste

La Révolution de 1789 s'était, sur le plan économique et administratif, proposé une double tâche. D'une part, en même temps qu'elle abolissait les anciens privilèges, elle supprimait les corporations de métiers. Elle proclamait pour tous les citoyens la liberté d'entreprendre. Par ailleurs, elle se proposait d'organiser sur un plan rationnel et égalitaire le recrutement et la formation des agents chargés d'assurer au nom de l'Etat le fonctionnement des services d'administration et de contrôle indispensables.

Reprenant et mettant au point une formule par laquelle, au cours du XVIII° siècle, la monarchie, déjà, avait imaginé de créer, dans diverses provinces, pour le recrutement des cadres techniques des principaux services publics, plusieurs écoles régionales des ponts et chaussées et des mines, les gouvernements révolutionnaires avaient fondé l'Ecole polytechnique, destinée à former à la fois les officiers des armes savantes et les cadres d'ingénieurs dont tous les services d'Etat pouvaient avoir besoin. Ils avaient aussi posé les premiers fondements de l'Ecole normale supérieure, destinée au recrutement des professeurs de l'enseignement secondaire.

Napoléon, continuateur de l'œuvre révolutionnaire, avait poussé plus loin encore. Il s'était proposé d'établir, avec une hiérarchie régulièrement fixée et des services de contrôle solidement organisés, les cadres de toutes les administrations : finances, douanes, travaux publics, diplomatie, etc., nécessaires au bon fonctionnement de la vie publique et à la tête desquels il plaçait deux corps d'élite : le Conseil d'Etat, destiné à préparer les textes législatifs, et la Cour des comptes, destinée à juger de la régularité des opérations financières.

Tout cela était théoriquement excellent. Mais en même temps, sous le couvert des grands principes, une double opération s'était produite. Dans les successives assemblées de la Première République étaient arrivées au premier plan quelques équipes d'hommes nouveaux, issus pour la plupart de la bourgeoisie de robe et de justice de l'ancien régime, épaulés par quelques gens de finance, et qui s'étaient bien vite montrés soucieux avant tout de consolider les avantages conquis par eux au milieu des troubles.

S'imposant à Bonaparte, très isolé à ses débuts, ils s'étaient fait, sous l'Empire, attribuer les postes les plus influents dans les assemblées politiques et jusque dans les corps savants, au Sénat, au Corps législatif et même à l'Institut. Ils s'étaient également fait attribuer des titres de directeurs de quelques-uns des grands services administratifs, des places de conseillers à la Cour des comptes et au Conseil d'Etat.

(Suite page 6.)

"L'HEURE DE VÉRITÉ" sonnera bientôt à Paris POUR CONCHITA CINTRON

J'AI rencontré pour la première fois Conchita Cintron l'an dernier à Béziers, la veille de la corrida du 3 octobre. Je bavardais avec un vieil ami espagnol, retrouvé après dix ans devant un magasin des allées Paul-Riquet. Soudain, interrompant ses « Qué tal ? » et ses manifestations bruyantes, il me dit entre ses dents : « Ne bouge pas, à côté de toi, la Conchita ».

Une robuste et souple fille, assez grande, venait de s'arrêter devant la vitrine. Rapidement, je vis que celle que l'on a surnommée « La Vierge blonde » avait les cheveux châtains coiffés en catogan, un teint brûlé, le nez retroussé et un menton terriblement volontaire. Elle s'éloignait déjà, sans hâte, pachas avec réserve à une dame âgée qui l'accompagnait.

Je la revis une heure plus tard, au cours de la réception que lui offraient quelques « aficionados » de la ville, souriante et simplette dans une fraîche robe d'été.

« Hé quoi ! me disais-je un peu déçu, c'est donc là la nouvelle vedette aux cachets fabuleux qui fait hurler d'enthousiasme les publics d'Espagne et d'Amérique du Sud, la pure amazone à la piété farouche, l'impitoyable belluaire qui, après avoir fait voltiger son pur sang devant les cornes meurtrières, met pied à terre et estoque les toros, comme les plus vaillants ! »

Deux choses pourtant me frappèrent : ses yeux, des yeux graves qui regardaient très droit et ses mains, longues et minces, de ces mains de prière que l'on voit, jointes, sur un tombeau de chevalier ou sur un vantail !

Ce n'est que le lendemain que je compris.

Avant tout, qui est Conchita, et que fait-elle ?

Trop de journaux, l'an dernier, ont parlé de sa vie pour y revenir en détail. On sait que, toute petite, elle fut remarquée par un Portugais fixé au Pérou, don Ruy da Camara qui avait été lui-même, durant des années, en Espagne et dans son pays, un des maîtres de l'art qu'il allait patiemment lui apprendre : l'art de combattre à cheval les toros.

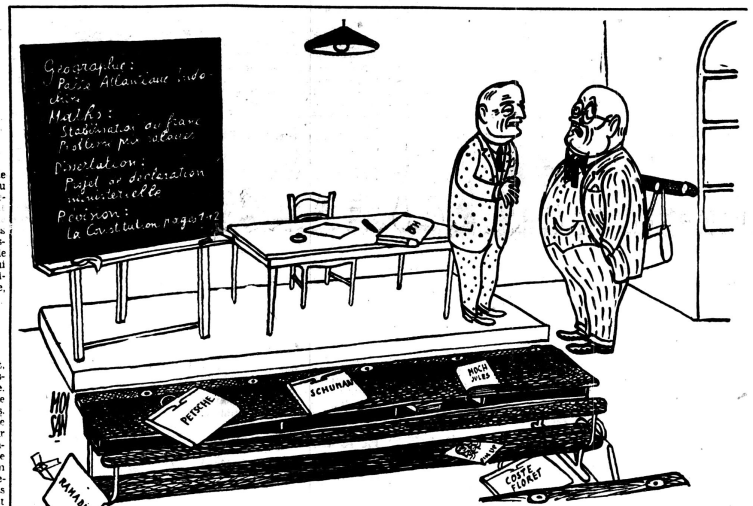
On sait le prodigieux succès de la jeune fille dès ses premières apparitions en piste ; comment, après avoir fait la conquête de l'Amérique latine, elle fit celle de l'Espagne, pourtant peu accueillante aux toreros d'outre-Atlantique ; puis celle du Midi de la France comme elle fera demain celle de Paris. On parle, sans en connaître le chiffre exact, des sommes énormes qu'elle touche pour chacune de ses exhibitions, et l'imagerie, enfin, a précisé les contours de sa légende, la représentant agenouillée à l'église avant le combat ou, vierge sage, fuyant vers une chambre de nonnain les plaisirs profanes, pour se garder toute à son autre mystique — paleme, celle-là, mais millénaire aussi — qui est de tuer des toros.

Mais ce que l'on sait moins, c'est en quoi consiste exactement son art et les causes profondes de son triomphe personnel. C'est l'une et l'autre chose que je voudrais tenter d'expliquer.

***

Aux temps des guerres maures, lorsque les jeux de l'arène furent mis à la mode par les grands d'Espagne, c'était uniquement à cheval qu'ils combattaient les toros. Ils avaient pour arme une lance terminée par un croissant de métal dont le tranchant intérieur, aiguisé comme un rasoir, leur servait à trancher une des pattes arrière du fauve.

(Suite page 7.)



DEVOIRS DE VACANCES

— N'oublions pas que je présente mes lascars à la session de mai.

Une armée de francs-tireurs en lutte contre la maladie et contre... la médecine

par Marcel BERGER

BIZARRE époque que la nôtre ! Les statistiques établissent que la durée de la vie humaine s'est prorogée singulièrement depuis une trentaine d'années (de 30 à 52 ans, pour la France) ; brillant résultat dû, sans doute, à d'incontestables progrès en matière d'hygiène sociale (élevage du nourrisson surtout) ; également à l'application de certains remèdes foudroyants du genre de la pénicilline.

Or, l'humanité, dans son ensemble, ne s'est jamais si mal portée. Les biologistes nous déclarent que pas un Français sur dix ne peut se flatter d'être pleinement *normal*. Sur douze personnes dans un salon que vous interrogez à fond, trois au moins vous confessent qu'elles sont malades, et fort malades ; de maladies indéfinissables, ou tout au moins indécelées, pour lesquelles elles ont en vain fait le tour de la faculté.

— Ça vous fait mal quand j'appuie là ?

Pourquoi cette carence de la santé ? N'est-ce pas, comme le proclament à l'envie les diverses écoles qui se réclament d'un retour à la nature, parce que nous accouchons d'une civilisation viciée ? Les terres épuisées par un rendement intensif, empoisonnées par les engrais chimiques, le pain dévitalisé, l'abus abracadabrant des sérums, piqûres, vaccins et des médicaments à haute dose, tout cela serait à la source (cf. Carrel, Carton, Geffroy, Barbarin, Foley, etc.) des épouvantables progrès des maladies de dégénérescence, tuberculose et cancer, ce dernier surtout, *cause* — repérée ou non — selon certains, *de près de trente décès sur cent.*

La santé, dit le proverbe, *est le premier des biens*. On s'en aperçoit aujourd'hui. Elle n'a jamais tant préoccupé les hommes.

Les trente mille médecins et davantage que comptent la France et l'empire français ne manquent ni de clients ni de besogne. Mais en dehors d'eux, que de monde s'intéresse à la médecine, en discute, en traite, *en fait !*

Ne sera-t-on pas surpris d'apprendre qu'en marge des praticiens tenants de la doctrine officielle — à savoir allopathique — seule valable dans notre enseignement, six catégories de citoyens, pas moins, font aujourd'hui métier de soigner, c'est-à-dire d'essayer de guérir leurs semblables ?

Les rebouteux

Les rebouteux ! Reconnaissez qu'on ne pense plus souvent à eux. Je n'entends pas parler des sorciers et magiciens de villages qui vous font de ces salmigondis de cours de crapauds, de rognons de moutons et d'hirondelles coupées en deux, à plaquer sur l'endroit malade. Non ! Mais de ces braves artisans de l'entorse ou de la fracture qui « pratiquent » de père en fils dans de si nombreuses bourgades de France, avec une conviction qui n'a d'égal que leur succès.

Nous n'en comptons pas tant en ville. A Paris même pourtant, j'ose dire que tout le quartier Saint-Antoine rend hommage à l'*Ami Pierre* : c'est un bistrot auvergnat. J'ai entendu parler de lui pour la première fois il y a six ans, par ma secrétaire d'alors que retenait depuis trois jours à la chambre je ne sais quelle torsion du genou. Le quatrième jour, je la vis reparaître : elle s'était fait transporter par un de ces attelages cyclistes qui florissaient en ce : période chez l'*Ami Pierre*. Et, celui-ci, d'un simple frottis,

— Vous avez la langue bien chargée...

l'avait rendue capable de rentrer chez elle à pied.

Et Mme Fiske ! Cette masseuse — mieux que masseuse — du quartier Saint-Lazare. C'est chez elle qu'on m'adressa le jour d'il y a quatre ans où je fus atteint du *tennis elbow* — cette contraction du coude spéciale aux joueurs de tennis — et qui entrava durant six mois jadis la carrière d'un Cochet.

— Je vois ce que c'est, me dit Mme Fiske, votre coude est sorti de son alvéole.

Le coude possède-t-il un alvéole ?

Sur quoi, m'ayant appuyé sur son renflement extérieur, elle me tapota l'avant-bras.

— Allez, vous n'avez plus rien !

Le lendemain, je pus fournir cinq sets. Or savez-vous ce que je me disais ? C'est que c'était trop beau, que j'avais eu un *tennis elbow* à la frime... Mais depuis lors, Maurice Goddet, Jean de Létraz... Pfft ! guéris de même.

Rebouteuse de Paris.

La guérison par l'esprit

Entendons par « spiritualistes » les thérapeutes qui procèdent sans nul recours à la matière, par la seule force de leur pensée, soit prière soit volonté. Ils sont nombreux ; ils se réclament de dix religions divergentes. Je leur demande humblement pardon de les mettre dans le même panier.

(Suite page 3.)

Point de vue de...

LES *publications techniques m'ont toujours paru particulièrement attrayantes. Qu'un seul fait qu'on n'y comprend rien elles ouvrent la porte au rêve ; et puis, sachant effectivement qu'on n'y comprend rien, on a l'esprit en repos, ce qui n'est pas le cas quand on lit les journaux quotidiens.*

Celle que le hasard m'a mise entre les mains cette semaine me charme pour une raison supplémentaire qui n'est pas dans le texte mais dans la publicité. Un « placard » élégamment présenté offre les services d'une maison spécialisée « pour le calcul des salaires ». Voici l'argument plein de sel qui nous est proposé :

« Une documentation permanente comportant tous les taux de salaires pratiqués dans votre entreprise *et* rien que ces taux *vous permettra de déterminer instantanément les salaires à payer* plus aisément *et* plus rapidement qu'avec une machine à calculer... *et combien plus économiquement !*

« Chaque fois que les taux seront modifiés ou que de nouveaux taux seront appliqués dans votre entreprise, *il vous suffira d'inscrire un chiffre sur une formule pour recevoir dans les délais les plus rapides la documentation correspondante. »*

Quelle poésie !

On pense aux vieilles définitions du salaire qui traînent dans les dictionnaires et selon lesquelles il serait une rémunération forfaitaire, à la tâche ou au temps !

Stade bien dépassé. La machine à calculer n'y suffit plus. Une entreprise ad hoc fait mieux et fait plus vite. Elle vous assure de ne plus vous tromper lorsque vous cherchez à connaître les salaires que vous payez dans votre entreprise. *Car vous l'ignorez. Comme l'ignore, bien entendu, et davantage encore, le salarié. C'est une mystérieuse déesse faite de lois, de décrets, de règlements, d'interprétations, de corrections, de rappels, de bonifications, de retenues, d'allocations supplémentaires, de déductions imprévisibles, d'indemnités, d'amputations, de majorations, d'indices, de règles de trois, d'équations, de formules mathématiques transcendentales où s'enchevêtrent les x, les y, les sigma, les oméga, les racines, les plus petit que, les plus grand que, les égalités, etc., etc., qui vous dit pourquoi votre fille est muette et qui fait de vos fins de mois de petites loteries perpétuelles, sans chance, d'ailleurs, d'aucun gros lot.*

Ainsi va le progrès.

« A la recherche du temps perdu », dit gracieusement l'annonce de ma publication technique.

Cher Marcel Proust !

...l'homme de la rue

Le corbeau et la colombe

JE voudrais bien connaître M. Georges Rudant, dit Chéri, cet aimable personnage, employé à la comptabilité au ministère de l'Intérieur, qui écrivit à cent cinquante commerçants de Belleville : « Ouvre les yeux. Ta femme te trompe avec X... et tu trouveras ci-joint la preuve. »

La preuve, c'était une série de photographies habilement truquées qui semèrent le trouble dans le cœur de cent cinquante

par Françoise GIROUD

maris, dans le quartier, et dans la vie de M. Rudant, puisqu'elles l'ont conduit cette semaine à la Santé.

Je voudrais connaître M. Rudant et tous ceux, innombrables et rarement découverts, qui envoient des lettres anonymes, pour leur suggérer de renouveler un peu leur formule.

« Ta femme te trompe... Votre mari vous trompe... » Ne peuvent-ils rien trouver de plus original à apprendre à leurs victimes, ces redresseurs de torts ?

Je leur propose de poursuivre leur industrie, mais dans un tout autre sens. Au lieu d'écrire à un homme paisible : « Votre femme vous trompe », ne pourrait-on pas écrire à un homme jaloux : « Votre femme vous aime et ne vous donne aucun motif de la suspecter » ?

Imaginez un peu la bonne humeur que l'on pourrait dispenser avec la lettre anonyme agréable.

Elle remplacerait aussi l'ami sûr, celui dont chacun rêve et que personne ne supporterait s'il s'avisait, comme on croit le souhaiter, de vous dire exactement ce qu'il pense de vous.

Quel ami oserait vous avouer, sans que vous lui en teniez rigueur, qu'on ne vous prête pas de livres parce que vous avez la réputation de ne pas les rendre et que l'on se moque de vous en vous imitant parce que vous dites dix fois « n'est-ce pas » en une phrase ?

Tandis qu'une petite lettre anonyme bien tournée vous aviserait aimablement de ce que l'on vous reproche, sans vous brouiller avec personne.

A une femme, on signalerait que le vert ne lui sied guère, mais que sa dernière robe noire lui va à ravir. Ou bien qu'elle a visiblement grossi, mais que sa nouvelle coiffure est parfaite.

Avec un habile dosage d'éloges et de critiques également sincères, la « lettre anonymagréable » aurait un rôle bénéfique dans la société.

Je sais bien que les bons sentiments ne paient pas, que ceux dont le métier est d'écrire des critiques, par exemple, sont aussi facilement brillants dans la méchanceté que plats dans l'éloge, que l'on a consacré ces jours-ci quatre colonnes à l'Allemand Bodo Fries qui mangeait de l'enfant aux cornichons, et deux lignes au chauffeur Alfred Radiguet, qui a déposé au commissariat de police 550.000 francs oubliés par un client dans son taxi.

Mais ces jours-ci, on a vu aussi des milliers de gens implorer la grâce de Renée Duffy, cette jeune femme anglaise qui tua son mari pour sauver son enfant, et commettre un moment de joie sincère en apprenant qu'ils avaient été exaucés.

On en a vu d'autres accourir en masse pour donner leur sang et sauver la petite Nicole Biétry.

Ces jours-ci, il n'est pas interdit d'être optimiste et de penser qu'au lieu d'empoisonner scientifiquement la vie de leurs contemporains, les amateurs de lettres anonymes pourraient très bien consentir à l'améliorer grâce à la « lettre anonymagréable », celle qui donnerait de l'assurance aux timides, de l'espoir aux découragés, celle que l'on ne signerait plus « Le Corbeau », mais « La Colombe » celle qui permettrait enfin de satisfaire sans danger ce goût que nous avons tous de donner notre opinion sur autrui en réhabilitant « l'ami qui vous veut du bien ».

DANS CE NUMERO :

- Page 3 : **Le drame des enfants fugueurs.**
- Page 5 : Une nouvelle inédite de Pierre Daninos : **La Mort de Gorkine.**
- Page 8 : Notre grande enquête littéraire : **Ceux qu'on lira en l'an 2000 ;**
- Deux romans inédits et à toutes les pages du rire à coups de crayon.